

Questions pour un sans pion

« Fin de partie » était la seconde pièce de Samuel Beckett, représentée au Théâtre de l'Île pour commémorer le vingtième anniversaire de sa propre fin de partie. L'occasion pour la Compagnie Kalachakra de remettre leurs pas dans ceux de Maryse Courbet et Yves Borrini du Bruit des Hommes. Partie de cache-cache...

La question pour les spectateurs (trop peu nombreux à notre goût) était : comment recevoir, un mois après, un second morceau « Beckettien » de choix après « Oh les beaux jours » ? N'allait-on pas friser l'indigestion de noirceur ou l'overdose d'absurde, voire les limites de l'incompréhension ? Malgré la réclamation, à grands cris, par la majorité silencieuse de revenir à des dîners con...venus, c'est manifestement une deuxième claque théâtrale qui a été assénée au public, récompensé de son déplacement. Hamm, le personnage principal, roitelet d'une partie déjà perdue, a du mal à se déplacer sur ce vaste échiquier, sorte de no man's land sans pions, décor récurrent chez Beckett – aussi bien dans « En attendant Godot » que dans « Oh les beaux jours ». Immobilité du vieux roi, qui n'est pas sans divertissement puisqu'il joue à tyranniser son dernier pion Clov, et enterrement de ses parents dans les poubelles de l'Histoire – Nell et Nagg (deux autres clous pour ce marteau british ?). Sortant

leur tête hors des couvercles, tels des personnages peints par Magritte surgissant d'abris anti-aériens, ils sont les seuls à parler d'amour dans un langage charmant. Car, c'est une marque chez Beckett, silences (un temps), répétitions verbales (jeux de mots aussi : oui et ouïe, coite et coït) et ustensiles banals jouent un rôle primordial en ponctuant toute la pièce.

DEUX ÉCLOPÉS DE LA VIE

L'auteur joue de l'échec du langage, ne parvenant pas à exprimer le monde ou les sentiments, et des défauts de communication du quotidien, en durcissant nos détresses : vieillissement, dépérissement du corps, incompréhension mutuelle, dépendance mêlée d'animosité vis-à-vis des autres. Ce théâtre, (pièce écrite en 1957) n'ayant pas pris une ride, est emballé dans un humour féroce, politesse d'un grand désespoir, dans des situations comiques et dans un music-hall de la vie qui révèlent tout notre malheur. « Vous êtes sur terre, c'est sans remède », alors autant en rire ! Ici, glisser sur une peau de banane tourne à la farce et à la tragédie. Dans cette « Fin de partie » annoncée dès le début « Fini, c'est fini, ça va finir... », on assiste à une partie de qui perd gagne, un jeu cruel entre le père et le fils, le maître et l'esclave, le dominant et le dominé à tour de rôle. Nous voyons deux éclopés de la vie, un despote aveugle au sifflet et un valet, fils adoptif perclus de et souffre/douleurs, qui se déchirent, qui marquent des points, l'un après l'autre.



Photo : Marc Le Chélaro

L'aveugle et le presque paralytique sont liés par une tendresse qui s'exprime avec haine et sarcasme. Sans cesse revenus à la case départ, ils dévident et étirent ensemble le temps qui les conduit vers une fin qui n'en finit pas à coups de réparties

champ désert de pions où l'on s'achemine vers un « pat » non éthique et pathétique. Comme le dit Hamm plusieurs fois au cours de la pièce : « Maintenant, à nous de jouer ! »

où les mots triomphent, tandis que les corps malades et vieilliss s'enfoncent. Il faut dire que la réussite du spectacle tient à la formidable interprétation des quatre acteurs et, en particulier, à la performance des deux rôles principaux. Que de chemin parcouru depuis la, déjà très belle, « Journée particulière » par Jean-Louis Canolle (on dirait un Michel Serrault, ivre de méchanceté) et par Nicole Kurtovitch en bouffon grave au rythme saccadé. Le décor joue le jeu lui aussi, si l'on peut dire, et la mise en scène donne un grand rythme en privilégiant les mouvements du burlesque et les trajectoires diagonales (du fou). Un espace bien exploité pour ce